

Apocalypse Malmont

Je viens souvent courir au Malmont, sur les hauteurs de Draguignan. Je viens de Grenoble, de la haute montagne, et pourtant pour moi le petit écosystème du Malmont a quelque chose de magique qui transcende les grandes étendues du Vercors ou les paysages lunaires de Belledonne. Sur le sentier étriqué qui monte du Gros Roucas au plateau de la Pale, on est protégé par la végétation avant que s'ouvrent à nous des gorges grandioses, puis très vite au nord les vallons brumeux lointains qui s'illuminent au petit matin, telle une invitation spirituelle. Sans crier gare on fonce alors dans la descente technique qui mène à la Nartuby, dans la combe, traversée à gué, sentier romain pour monter sur Chateaudouble d'où la vue est encore une fois dingue et encore une fois si différente... ça ne s'arrête pas, ça s'accélère, c'est petit mais on peut y passer des heures d'émerveillement. Sur le chemin, je croise souvent une famille de chamois – pour des raisons qui apparaîtront vite évidentes, je ne précise pas où. Je les connais bien maintenant, l'un ou l'une d'entre eux donne l'impression de m'attendre, toujours au même endroit. Parfois nos regards se croisent. Ça dure deux secondes... mais ça dure une éternité. Une éternité de paroles non verbales : « salut, c'est moi », « oui je sais, je te reconnais, tu m'intrigues mais j'ai toujours un peu peur », « je sais, moi aussi, ne crains rien » et puis on se sépare jusqu'à la prochaine fois. Chaque sortie au Malmont est différente, la pluie fait bruiter les arbres, la lumière du matin transporte leur énergie, on se sent vivant, on est en haut, loin de la cacophonie du monde des Hommes, saturé de bruit et de lumière artificielle, en bas.

Mais pas ce samedi 8 octobre. Je pars à 7h, avant l'aube pour profiter du lever du soleil là-haut. Très vite il pleut, tant mieux après tout, la nature en a besoin. Je ne le savais pas mais aujourd'hui, c'est jour de chasse. Arrivé au Malmont je croise deux chasseurs et leurs deux chiens hurlants, leurs clochettes excitées. C'est bruyant. C'est douloureux. Je ressens cette vive empathie avec les animaux de la forêt qui doivent être terrorisés. La douce et calme matinée de bruine devient aussitôt une tempête de mort. Je poursuis mon chemin qui tourne le long d'un cercle autour des chasseurs. J'entends le coup de fusil, un seul, suivi par les hurlements des chiens et, quelques secondes plus tard, le cri agonisant du sanglier. Un seul aussi, long, terrible. Ce cri déchirant me glace, il restera avec moi pendant mes 3h de footing, mes 3h de cauchemar, de rage. Ces heures qui me font écrire ces lignes. Car l'histoire ne s'arrête pas là. Sur le plateau de la Pale, les jeeps sont alignées tous les 50m, les gilets oranges fusils à l'épaule s'enchaînent le long de la piste DFCI. Il y a même des enfants, on tue en famille. Parce qu'en réalité, on n'est pas du tout à la chasse, cette pratique ancestrale de survie qui lie le sort du prédateur et de la proie dans un contrat empathique entendu. Non, on est ici dans un état de siège absolu où le prédateur Homo Sapiens, qui ne lutte pas pour sa survie, ne laisse aucune chance à ces êtres vivants sensibles devenus vulgaire « gibier ». Aucune échappatoire. La foudre, par le biais des chiens gueulant, s'abat sur elles et eux, sur les familles, sur les hardes, pendant que les assiégeants humains attendent lâchement leur irruption paniquée en lisière de forêt. Ironie du sort, alors que je remonte la piste, je suis le seul à voir un groupe de quinze chevreuils traverser et se dissimuler. Dix secondes avant le passage en trombe d'une *n*-ième jeep chargée de ses trois cages à chiens gueulants. Qui est donc l'espèce supérieure ?

On est pourtant à Draguignan, patrie de Baptiste Morizot, le désormais célèbre philosophe animiste qui dans ses livres *Manières d'être vivant* et *Les Diplomates* nous invite à repenser notre lien au monde, notre « manière d'être vivant », ce passage indispensable pour réapprendre à vivre dans un environnement que nous saccageons, dont nous exterminons les animaux sauvages. Sur Terre, il reste aujourd'hui 2 % de mammifères sauvages, chiffre qui ne cesse de baisser (de ces mêmes mammifères sauvages, deux sur trois ont été exterminés depuis 1980), contre 36 % d'humains et 62 % de « bétail ». Comparativement, il y a 10,000 ans, aux débuts de l'agriculture et des premières civilisations, il y avait 99 % d'animaux sauvages, 1 % d'êtres humains, pas de « bétail ». Si la chasse moderne prétend « réguler les populations », il s'agirait donc d'éviter l'expansion des 2 % de mammifères sauvages restants ? Aujourd'hui, les canicules, les cataclysmes climatiques, la

disparition massive des insectes et des forêts, l'explosion de la pollution... nous rendent malades, physiquement tout autant que psychologiquement. Un truc s'est cassé. On a perdu pied. On est sorti de la nature, on n'a plus de compassion pour les autres vivants, on se croit supérieur, mais force est de constater que notre agression constante du vivant rend la Terre inhabitable et induit une « menace existentielle directe » sur notre espèce, pour reprendre les termes du secrétaire général de l'ONU. En s'appuyant sur l'incroyable intelligence *diplomatique* des loups de Canjuers – tout près d'ici –, c'est-à-dire leur aptitude inouïe à communiquer, à « faire monde », avec les autres espèces, Morizot nous offre à retravailler notre rapport aux autres animaux qui comme nous pensent, s'amusent, souffrent, font monde *ensemble*. Sans ce renversement profond de notre lien écologique aux autres êtres vivants (rappelons que l'écologie est la science de la maison, de notre milieu), la guérilla contre les animaux de la forêt ne s'arrêtera jamais. Enfin si, quand on aura tué le dernier.

Pour l'heure, ma sortie footing se prolonge dans les bois. Entre torpeur et colère. Chaque nouveau coup de feu me fait visualiser une maman sanglier que ses petits terrorisés ne reverront plus. Un trophée machiste de plus à partager devant un bon verre entre copains. Entre colère et sensation d'être moi-même une proie. Mais une proie qui peut défier les tueurs, une proie qui peut écrire ces lignes. Une proie qui, par la force de sa douleur, comme nous tous, peut changer les choses !